

SÉRIE 5/5

Onze mille Belges venus de Grozny



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuyaient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes. Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest. Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre.

Lundi

Le culte du sport

Mardi

Une mixité difficile

Mercredi

La langue est la clé

Jeudi

Ils ont peur de l'État

Aujourd'hui

Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'École de journalisme de Louvain (EIJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ». Ce projet a bénéficié d'une aide du **Fonds pour le Journalisme** de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Un réservoir d'artistes et de citoyens engagés

Dernier volet de notre enquête : comme toute diaspora, les Tchétchènes de Belgique nous apportent aussi leur vitalité. Par exemple, que savons-nous de leurs artistes, peintres et écrivains ?

Zamboulat Idiev Un écrivain se débat dans l'impasse, place du Martyr

REPORTAGE
Depuis la place du Martyr à Verviers, la rue se fraie un chemin en impasse entre un bistrot et une friterie-pittas. Et tout d'un coup, il fait sombre : l'impasse est étroite, comme étouffée entre deux bâtiments qui laissent pénétrer peu de lumière. Bientôt, sur la gauche, quelques marches mènent à une porte. C'est le numéro 21. Sur les différentes sonnettes, il n'y a que des noms à consonance étrangère, russes pour la plupart. Ou plus exactement tchétchènes. C'est l'immeuble des Tchétchènes.

« Haha oui ! », s'écrie Zamboulat Idiev dans un français difficile. « Ici à Verviers, quand on demande mon adresse, je peux répondre "l'immeuble des Tchétchènes". Tout le monde sait de quel immeuble il s'agit. Presque tous les gens qui y habitent viennent de Tchétchénie. »

Depuis la fin 2003, l'homme habite Verviers avec son épouse et ses trois fils. En survêtements de sport, vissé devant la télévision russe, dans son modeste appartement du centre-ville, Zamboulat ne donne pas vraiment le change, il n'a pas l'apparence d'un intellectuel. Pourtant, à Grozny, ce littéraire était journaliste. Et depuis qu'il a dû fuir sa Tchétchénie d'origine, il écrit des nouvelles, des poèmes, il est l'un des rares écrivains tchétchènes à être traduit et publié en Europe de l'Ouest. Zamboulat a de quoi tenir : son grand-père était lui aussi un littéraire, il a traduit en tchétchène le chef-d'œuvre de Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*.

Mais désormais, c'est Zamboulat qui semble seul, en exil sur une île. Il conserve précieusement tout ce qui peut le ramener au Caucase : des photos souvenirs de Grozny par-ci, un drapeau de la République tchétchène d'Itchkérie par-là, ou encore l'art de préparer son fameux café arménien. Et pour cause. Même s'il aime profondément la Belgique et l'Europe, Zamboulat est nostalgique du Caucase. « Rien ne vaut la beauté de la Tchétchénie. C'est une région magnifique. Les paysages montagneux sont uniques. Une partie de mon cœur est également en Géorgie. Pendant la guerre, les Géorgiens ont été des frères pour nous. Malheureusement, la situation politique dans la région m'empêche d'envisager un retour dans les prochaines années... »

Exil forcé

La situation politique en Tchétchénie, voilà ce qui l'a chassé de chez lui. Zamboulat est né en 1964 à Grozny. A l'époque, son père travaillait dans la finance, sa mère était procureur. A 18 ans, Zamboulat décida de partir à Moscou pour entamer des études littéraires à l'Institut Gorki de littérature. Il collabora notamment à la revue culturelle *Väst*. Puis, de retour en Tchétchénie en 1989, il travailla en tant que journaliste de presse écrite et de télévision. Mais tout a basculé en 1991. A l'époque, la région a profité de la chute de l'URSS pour revendiquer son indépendance face à la Russie. La joie et les espoirs de tout un peuple seront rapidement réduits à néant. Dans les années qui ont suivi, la Tchétchénie devra faire face à de longs mois d'une guerre meurtrière contre la Russie. En 1997, des accords de paix sont signés. Mais face à l'occupation russe des territoires tchétchènes, une résistance s'organise. Certains combattants n'hésitent pas à commettre des attentats meurtriers jusqu'à Moscou. Jeune Premier ministre, Vladimir Poutine menacera d'ailleurs les terroristes d'un désormais célèbre « *Nous irons les buter jusqu dans les chiottes* ». C'est chose faite en septembre 1999. L'armée russe est une nouvelle fois dépecée en Tchétchénie. Nettoyages ethniques, viols et enlèvements sont monnaie courante. Parmi le million de Tchétchènes, près d'un tiers fuit vers les pays limitrophes.

A l'automne de cette même année 1999, alors que le reste de la famille a déjà été mis en sécurité à l'étranger, Zamboulat fuit en Géorgie avec son père. Il résumera un jour au quotidien français *Libération* : « Il n'y avait que trois possibilités : aller se battre, partir à l'étranger ou rester à Grozny et être une cible ». Zamboulat choisit de partir à l'étranger. Lui et son père réalisent le trajet en voiture, puis à pied à travers les montagnes. Le trajet aurait été bien trop dangereux pour sa femme et ses enfants, qui le rejoindront quelques mois plus tard en avion via Moscou. Mais ils sont bientôt tous sains et saufs, réunis dans la capitale géorgienne.

Avec quelques amis lui vient alors l'idée de lancer un « bureau d'information » à Tbilissi. « Il fallait continuer à transmettre des informations sur la guerre, sur les atrocités perpétrées contre le peuple tchétchène. (...) Poutine n'essayait pas de contrôler l'information à ses fins. Plus simplement, il empêchait tout type de communication ». Rapidement, eux aussi sont considérés comme terroristes. « On sentait que la pression s'accroissait. La Russie faisait clairement pression sur les autorités géorgiennes ». Les anecdotes d'enlèvements parmi ses proches ne lui manquent d'ailleurs pas : « Je me souviens d'un ami qui a disparu un jour à la piscine. Il y était avec son fils. Depuis, plus aucune nouvelle. Ou d'un autre qui, un jour, a pris le bus. Il n'est jamais arrivé à destination ».

Jeux derrière les barbelés

Depuis, comme de nombreux opposants au régime de Moscou, Zamboulat a dû quitter le Caucase. En 2003, il est arrivé en Belgique. Il vit aujourd'hui à Verviers, avec sa famille. Il a rejoint certains amis, ainsi que des proches qui y avaient déposé leurs valises avant lui. Quand il est à la maison, c'est avec eux qu'il passe la majorité de son temps. « Les Tchétchènes qui rêvent encore d'indépendance et qui osent en parler sont aujourd'hui dispersés dans le monde, ils ont dû fuir le Caucase. Dans le cas contraire, c'était le camp de filtration (NDLR : prisons secrètes russes, les cas de tortures recensés y étaient nombreux). Aujourd'hui, j'ai donc de la famille en France et en Allemagne, mais aussi aux États-Unis et au Canada. D'où nous sommes, ce n'est pas facile de faire vivre cette identité tchétchène propre. »

Pourtant, aujourd'hui encore, Zamboulat rêve d'une République tchétchène d'Itchkérie : « Depuis bien longtemps, les Tchétchènes subissent des guerres à répétition. Avoir un Etat indépendant nous permettrait d'avoir la sécurité que nous recherchons, de vivre notre culture, et de pratiquer l'islam tchétchène traditionnel. Nous voulons vivre dans la paix ».

Bien que cette ébauche d'Etat tchétchène indépendant reste à ce jour une entité politique non reconnue, elle dispose d'un « président », Akhmed Zakaïev, en exil à Londres. L'homme est d'ailleurs lui aussi considéré comme un terroriste par Moscou. Et si Zamboulat dit toujours garder espoir de pouvoir un jour rentrer dans son pays, on le sent comme résigné. Comme si, au fond de lui, le rêve d'un pays qui appartiendrait pour de bon à son peuple ne serait plus qu'une lointaine utopie, et une utopie qui s'éloigne d'années en années.

De la guerre, Zamboulat a retiré du chagrin, mais aussi des poèmes et des nouvelles. « La guerre a été une source d'inspiration. La littérature, c'était une autre manière de faire passer des informations. De perpétuer une culture tchétchène en danger et de croire en l'avenir. » Faire vivre une parole et un regard tchétchène constitue un enjeu politique. Si un recueil complet de nouvelles de Zamboulat a été publié en langue allemande (*Spiele hinter Stacheldraht*), « Jeux derrière les barbelés », seule l'une de ses nouvelles – *La demande en mariage* – a été traduite en français dans un recueil collectif de nouvelles tchétchènes, *Des nouvelles de Tchétchénie* : « Je l'ai écrite pendant la guerre, lorsque j'étais en exil en Géorgie. Je me suis basé sur des faits réels. Mais ensuite, la littérature et la fiction m'ont permis de trouver une solution à ce conflit interminable ».

Zamboulat y évoque la triste réalité d'un village et d'une famille dans un « *no man's land* entre l'armée d'occupation et la guérilla cachée dans les montagnes voisines ». Le récit illustre la complexité de la guerre mais aussi la montée du fondamentalisme tchétchène. Dans l'atmosphère pesante de la guerre, de nombreux jeunes se sont réfugiés dans la religion. Au point, pour certains, de se tourner vers la voie du djihad. A travers cette nouvelle, Zamboulat tente de comprendre le fond du problème, la motivation de ces jeunes dont l'espoir n'est plus une option.

Paradoxalement, la « littérature tchétchène » est bien souvent écrite en russe. La cause : l'enseignement du tchétchène a longtemps été interdit par le pouvoir de Moscou. Ce qui fait des Tchétchènes de très mauvais connaisseurs de leur propre langue. Le tchétchène est donc une langue orale, une langue pratiquée dans les campagnes, mais une langue très peu écrite. Aujourd'hui, Zamboulat n'écrit plus sur la guerre, « ça me rendrait fou », dit-il. « Mais je continue à m'intéresser à la situation sur place de près, je garde mon œil de journaliste ! » Ses sujets de prédilection sont désormais plus variés, mais il reste peu loquace et esquisse un sourire gêné quand on lui en demande plus. Ses livres sont un moyen de perpétuer la culture et la fierté tchétchène, tout comme il l'inculque par exemple à ses fils : « *Les Tchétchènes* sont très fiers de leurs origines. Je pense que c'est pour ça que nous sommes une communauté fermée, qui veut conserver les repères culturels qui lui restent ».

Si Zamboulat a quelques amis belges, la majorité des gens qu'il côtoie sont des Tchétchènes. « Nous restons toujours unis et solidaires. » Ses fils, eux, se sont rapidement adaptés à la culture belge. Le plus âgé étudie aujourd'hui le journalisme à

à l'expression des douleurs de la guerre.

Entre autres questions, il est difficile de commenter leur choix de l'une ou l'autre langue, de savoir s'ils choisissent d'écrire en tchétchène ou en russe pour des motifs culturels ou politiques. « Entre culture et politique, c'est à vous de savoir si vous faites une distinction, nous dit en riant la spécialiste du monde russe Aude Merlin, chargée de cours à l'ULB. Il y a une dimension identitaire dans l'expression culturelle, et lorsque les Tchétchènes se trouvaient en pleine période d'extermination par l'armée

russe, je pense qu'il y avait quand même un peu une sorte de distinction politique dans le fait, pour les Tchétchènes, d'écrire en tchétchène. Il y a cette dimension de lutte pour la survie d'une langue, d'une culture, d'annonce et d'affirmation de la spécificité de cette langue et du rappel que cette langue n'a rien à voir avec le russe. Lorsque nous avons publié en 2005 le recueil de nouvelles intitulé Des nouvelles de Tchétchénie (je dis "on", parce que nous étions un certain nombre de chercheurs et de militants contre la guerre en Tchétchénie, à un

moment où la Russie avait été invitée d'honneur de la Foire du livre à Paris), la plupart de ces nouvelles étaient écrites en russe. Mais, par exemple, la nouvelle La Trace d'une araignée sur le sable, de Moussa Beksoulatov, était écrite en tchétchène. Nous avons donc dû chercher des traducteurs pour qu'elle puisse être traduite du tchétchène. Quelqu'un comme Sultan Iachourkoev a écrit des poèmes magnifiques en langue tchétchène. »

En résumé, beaucoup d'écrivains tchétchènes écrivent en russe, certains écrivent

en tchétchène, d'autres dans les deux langues. Et l'essentiel n'est pas là, il est dans les mondes qu'ils décrivent – ou qu'ils nous peignent, comme Seda Gubacheva – et auxquels ils nous donnent accès. Ces passeurs/passeuses de lumière ont pour noms Vladimir Kiveretski, Machar Aidamirova ou Moussa Akhmadov. Et par-delà notre enquête, peut-être est-ce la lecture de leurs textes ou la découverte de leurs tableaux qui permettront le mieux de rapprocher la diaspora tchétchène de la population belge. ■

ALAIN LALLEMAND

Seda Gubacheva Ses pincesaux font renaître une guerre oubliée



Seda Gubacheva dans son atelier liégeois. © THOMAS DEPICKER

Un vieil homme marche calmement dans la rue. Autour de lui du jaune, du rouge, du feu, du sang. Dans le fond, des silhouettes accourent dans tous les sens, en quête d'un abri. Malgré la panique, le vieil homme avance sans peur, regarde devant lui, appuyé sur sa canne. C'est le tableau d'une scène bien réelle, et ce tableau est la première chose qu'on remarque lorsqu'on entre dans la maison liégeoise de Seda Gubacheva. Une artiste marquée par son passé.

Seda est née en Tchétchénie. Elle a 23 ans quand éclate le premier conflit. Elle effectuait alors ses études en Russie. Sentant que le conflit était proche, elle décida de rejoindre la Tchétchénie le 10 décembre 1994. Le 11, la guerre était déclarée.

Des images de la guerre, Seda en a beaucoup. Mais il sera toujours difficile pour elle de les évoquer. « Entre nous on en parle assez rarement. Chacun a son parcours, et en discuter réveille des choses très dures. » Seda a choisi la peinture pour les exprimer. Des dizaines de toiles mettent en images ses souvenirs. « Chacune d'elles raconte un souvenir précis, gravé dans ma mémoire. Le visage d'un homme, le trajet d'un bus à travers les steppes, un village dévasté... » Des peintures en constant développement. « J'ai le sentiment que mes peintures ne sont jamais terminées. Que je peux toujours rajouter quelque chose qui me vient à l'esprit. »

Si Seda a entamé ses études artistiques à 19 ans en Russie, les aléas de la vie (et de la guerre) l'ont amenée à ranger ses pincesaux. Et ce n'est qu'une fois en Belgique que Seda s'est remise à peindre. Avec succès : en témoignent les primes de la Fondation Darchis, deux expositions montées à Rome, et son atelier débordé de tableaux déposés en vrac qui n'attendent plus qu'une nouvelle exposition programmée pour ce 14 janvier à Liège. Elle souhaiterait également écrire,

mais là, la mise en mot est parfois trop douloureuse. « Je ressens vraiment ce besoin d'écrire ce que j'ai vécu, mais cela n'avance pas aussi vite que je le voudrais. Ce n'est pas une question d'inspiration, juste une difficulté à mettre des mots sur mes souvenirs. »

La famille, quoi qu'il arrive

De sa vie en Tchétchénie, Seda parle avec retenue. Pour recomposer son passé, il faut écouter attentivement les anecdotes qu'elle accepte de raconter sur sa jeunesse. Mises bout à bout, elles composent une sorte de puzzle qui ne se terminera que lorsque Seda l'aura décidée.

L'attachement à la famille est la valeur essentielle de la communauté tchétchène. Des familles plus larges qu'en Belgique : 4 à 5 enfants constituent la norme. En Tchétchénie, le mot « communauté » n'est jamais galvaudé. Les faits et gestes de ses membres sont connus et peuvent être analysés. « Parfois je ressens encore cet esprit de village, ici, en Belgique, avec mes compatriotes. On s'observe entre nous. » Les conflits aussi se règlent en réseau fermé, souvent au sein même du cocon familial. « Nous faisons appel aux sages. Ils se réunissent entre eux et aplanissent les situations délicates. Ils sont également là pour remettre en place ceux qui, selon eux, se comportent mal. »

Malgré tout, assez rapidement, Seda a décidé d'acquiescer à la nationalité belge. Lorsqu'elle l'a obtenue, sans trop de peine, les larmes lui sont montées aux yeux. Ce n'était pas des larmes de joies. En tout cas pas uniquement. « J'étais profondément triste de devoir demander à la Belgique ce que mon propre pays ne pouvait pas m'apporter... »

Deux cultures s'entrechoquent

Seda est arrivée en Belgique en 2005. Depuis deux ans et demi, elle est interprète russe/tchétchène-français. Passionnée par les langues, elle accompagne dans leurs démarches administratives les personnes ne maîtrisant pas le français. Elle fait également de l'interprétabilité dans les tribunaux et travaille pour plusieurs agences de traductions étrangères. Aujourd'hui, Seda est heureuse à

Liège. Elle habite une petite maison dont le rez-de-chaussée lui sert d'atelier. Dans sa vie quotidienne, on retrouve assez peu de signes apparents de sa culture, quoique sa cuisine soit empreinte de tradition tchétchène : les oignons accompagnent tous les plats, et le thé coule à flots. Et la musique traditionnelle tchétchène résonne dans la pièce pendant que Seda prépare le repas. Mais elle s'est accommodée au style de vie belge, et vit sa foi de l'islam dans la plus stricte intimité.

Comme la majorité de ses compatriotes, Seda est fière de la culture riche de son peuple. « Il est impossible pour moi de l'oublier, ou de la freiner. Mais quand on arrive dans un nouveau pays, on doit s'imprégner de la culture locale. C'est invivable. » L'enjeu est alors de maintenir l'appartenance à sa culture tout en en intégrant une nouvelle. « C'est compliqué, mais c'est possible. Beaucoup de Tchétchènes que je connais y sont parvenus. Même si parfois certains aspects s'entrechoquent. Des choses aussi simples que la manière de se saluer par exemple. »

Seda essaye de retourner chaque année en Tchétchénie,

mais ce n'est pas toujours possible. « Heureusement il y a Skype. Ça m'aide à garder le contact avec ma famille. Grâce à cela, je ressens moins le manque. »

Malgré tout, assez rapidement, Seda a décidé d'acquiescer à la nationalité belge. Lorsqu'elle l'a obtenue, sans trop de peine, les larmes lui sont montées aux yeux. Ce n'était pas des larmes de joies. En tout cas pas uniquement. « J'étais profondément triste de devoir demander à la Belgique ce que mon propre pays ne pouvait pas m'apporter... »

Attachée à sa nouvelle vie en Belgique, Seda veut continuer son rôle d'interprète. Il lui permet de rencontrer et d'aider les personnes en difficulté. Mais ce dont elle rêve, c'est d'un jour pouvoir transmettre sa passion pour la peinture. Elle prévoit également de quitter Liège. Bien qu'elle s'y sente comme chez elle, la nature lui manque. « Chez nous, le rapport à la nature est important. Par exemple, à l'achat d'un terrain, on plante avant de construire. On a conscience que cette mentalité disparaît petit à petit, alors on se bat pour la conserver. » ■

THOMAS DEPICKER

UNE EXPOSITION À LIÈGE



Les tableaux de Seda Gubacheva seront exposés du 15 au 28 janvier à la Bibliothèque George Orwell de Liège. Vernissage le 14 janvier à 18 h, exposition accessible du lundi au vendredi de 9 à 18 h, les samedi et dimanche de 10 à 18 heures.

THOMAS DUFRANE



Des nouvelles de Tchétchénie COLLECTIF, PRÉFACES BABITSKI - GOYTISOLO Éditions Paris Méditerranée, Paris, 2005.



Spiele hinter Stacheldraht : Novellen aus Tschetschenien ZAMBOULAT IDIEV Kitab-Verlag, Klagenfurt, 2009.

THOMAS DUFRANE

© C. DE